

 <p>Musée d'Orsay 28.10.25 - 15.02.26</p> <p><i>Je photo</i></p> <p>Gabrielle Hébert Amour fou à la Villa Médicis</p> <p>M O</p>	<p>Exposition Gabrielle HEBERT</p> <p>Amour fou à la Villa Médicis</p> <p>au Musée d'Orsay</p> <p>(du 28-10-2025 au 15-02-2026)</p> <p><i>(un rappel en photos personnelles de la presque totalité -quelques oublis- des œuvres présentées)</i></p>
---	---

Communiqué de presse :

Conçue en partenariat avec le musée Hébert de La Tronche (Isère) où elle sera reçue au printemps 2026, l'exposition sera aussi présentée à l'Académie de France à Rome – Villa Médicis au printemps 2027 où Marie Robert, commissaire de l'exposition, a été accueillie dans le cadre d'une résidence croisée Villa Médicis / musée d'Orsay, pour une recherche d'un an en histoire de la photographie.

L'exposition « Qui a peur des femmes photographes ? (1839-1945) » présentée en 2015 aux musées d'Orsay et de l'Orangerie a fait date pour la reconnaissance des femmes artistes en France. Parmi les nombreuses photographes révélées figurait Gabrielle Hébert, née Gabriele von Uckermann (1853, Dresde, Allemagne - 1934, La Tronche, France).

Peintre amatrice et épouse de l'artiste Ernest Hébert, deux fois directeur de l'Académie de France à Rome, Gabrielle Hébert démarre la photographie de manière intensive et exaltée à la Villa Médicis en 1888. À l'instar des artistes et écrivains comme Henri Rivière, Maurice Denis ou Émile Zola qui s'emparent à la fin du XIX^e siècle d'un boîtier photographique pour enregistrer le quotidien familial, Gabrielle développe une pratique privée et sentimentale du médium favorisée par la révolution technique et esthétique de l'instantané. Elle cessera brutalement vingt ans plus tard à la Tronche (près de Grenoble), à la mort de l'homme qu'elle idolâtrait, son aîné de près de quarante ans, et dont elle a en grande partie assuré la postérité en favorisant la création de deux musées monographiques, l'un à La Tronche (1934) et l'autre à Paris (1978).

À la Villa Médicis, Première Dame d'une institution culturelle prestigieuse, Gabrielle organise les réceptions et reçoit le gotha en visite. Mais elle échappe vite aux assignations : lors de l'été 1888, elle acquiert un appareil photographique, prend des leçons auprès d'un professionnel romain, et installe, en compagnie du peintre pensionnaire Alexis Axilette, une chambre noire pour développer ses négatifs sur verre, tirer et retoucher ses épreuves. C'est le début d'une imposante production de près de deux mille clichés. « Je photo », « Je photographie » : pas un jour sans consigner dans son agenda qu'elle réalise des prises de vue.

Si elle partage son goût du portrait mondain et du tableau vivant avec les frères Luigi et Giuseppe Primoli, neveux de la Princesse Mathilde Bonaparte et pionniers de la photographie instantanée en Italie, Gabrielle explore tous les genres de la photographie : nu, reproduction d'œuvres d'art, paysage, nature morte, « récréations photographiques ». Offrant le point de vue d'une personne installée à demeure qui regarde, éblouie, le palais, le jardin et ses occupants à toutes les saisons (artistes et modèles, visiteurs étrangers en goguette, employés italiens au travail, fleurs et bêtes), sa production révèle un pan méconnu du quotidien dans ce phalanstère artistique. Car sa chronique en images est le premier proto-reportage sur la Villa Médicis, à la fois chef-d'œuvre architectural dominant la Ville éternelle, lieu de vie des lauréats du Grand Prix de Rome et laboratoire d'une nouvelle relation entre la France et l'Italie tout juste « unifiée ».

Il constitue aussi un témoignage inédit sur l'un des premiers couples de créateurs à la Villa Médicis. Si Gabrielle assiste Ernest dans ses activités d'artiste en posant pour lui, en préparant ses toiles, en retouchant ou copiant ses peintures, Ernest, lui, est le point de mire de la photographe. Renversant les stéréotypes de genre, elle le saisit sans répit avec son appareil. Séances de pose avec les modèles, progression des toiles, mondanités diplomatiques, interactions avec les pensionnaires, mais également promenades dans la campagne romaine, baignades au bord de la mer ou encore solitude au bureau : tous les aspects de la vie d'Ernest Hébert, artiste, directeur et époux sont scrutés et documentés.

Aussi, quand elle rentrera définitivement en France avec lui, Gabrielle cessera de cultiver cette passion photographique, née sous le ciel d'Italie. Elle s'attachera cependant à photographier Hébert jusqu'au bout afin de l'immortaliser par l'image et composer un tombeau, au sens poétique du terme, édifié en mémoire de lui et de leur amour. Avant cela, s'extrayant du huis-clos formé par la Villa Médicis et ses occupants singuliers, elle accomplit son chant du cygne photographique, munie d'un appareil Kodak, lors d'un ultime périple en Espagne, pays sur lequel elle pose un regard résolument moderne, nourri par le cinématographe naissant.

De ses débuts photographiques aux dernières images, cette exposition présente ce que Gabrielle fait de la photographie et ce que la photographie fait d'elle. S'assurant une place d'auteure dans un milieu où la création artistique est réservée aux hommes (il faut attendre 1911 pour qu'une femme pensionnaire rejoigne l'Académie de France à Rome), elle se révèle à elle-même. En explorant les potentialités de l'instantané, elle devient le sujet d'une expérience créative et existentielle : la photographie.

COMMISSARIAT

Commissariat à Paris et à La Tronche
Marie Robert, conservatrice en chef, photographie et cinéma, au musée d'Orsay

UNE FEMME SOUS INFLUENCE

Le 21 juillet 1888, Gabrielle « *sort acheter choses nécessaires pour la photographie* ». C'est le début d'une production obsessionnelle de deux mille clichés majoritairement pris à la Villa Médicis où, Première Dame d'une institution culturelle prestigieuse, elle organise les réceptions et reçoit le gotha en visite.

Gabrielle échappe vite aux assignations : elle acquiert un appareil photographique, prend des leçons auprès de Cesare Vasari, un professionnel romain, et installe, en compagnie du pensionnaire Alexis Axilette, une chambre noire pour développer ses négatifs, tirer et retoucher ses épreuves.

Elle a déjà un œil grâce à sa culture artistique et par sa pratique de la peinture et du dessin. Les nombreux tirages que son mari a collectionnés de ses découvertes artistiques (sites, monuments et œuvres) marquent la photographe débutante.

Mais c'est avec les comtes Giuseppe et Luigi Primoli, deux frères franco-italiens « *malades et enragés de la photographie* », selon l'écrivain Romain Rolland, que Gabrielle explore les potentialités de l'instantané, devenant le sujet d'une expérience créative et existentielle : la photographie.

D



Alexis Axillette
(Durtal, 1860 – Durtal, 1931)

Gabrielle Hébert près des fontaines du *piazzale* et du Grand Carré

1888
Album photographique composé
par Gabrielle Hébert, 1888-1889

Aristotypes à la gélatine
La Tronche, musée Hébert

Avec le pensionnaire Alexis Axillette, peintre qui fut retoucheur dans le studio d'un photographe à Angers, Gabrielle installe à la Villa Médicis une chambre noire pour développer ses plaques négatives. Elle tire avec lui les épreuves et les colle sur des petits cartons. La caméra circule entre eux, ils se photographient mutuellement aux mêmes endroits. Gabrielle gardera la trace de cette phase initiatique dans le premier album qu'elle composera. Celui-ci s'ouvre sur quatre portraits d'elle au bord des fontaines, pris par Axillette.



Gaetano Trabacchi

Panorama di Roma

1869

Six épreuves sur papier albuminé, accolées
en un dépliant, signé et dédié à Ernest Hébert
Collection d'Ernest Hébert
La Tronche, musée Hébert



Anonyme

Portrait de groupe : pensionnaires, marchand de bois et enfants italiens

Vers février 1869

Épreuve sur papier albuminé
Collection d'Ernest Hébert
Paris, musée national Ernest Hébert

Ernest collecte des centaines d'images de ses découvertes artistiques dans la péninsule italienne : sites antiques, monuments et palais, tableaux et décors peints, tels ceux de Michel-Ange au plafond de la Chapelle Sixtine. De la quinzaine d'années passées à la Villa Médicis avant son second directorat, il conserve des vues des toits de la capitale depuis l'édifice, des portraits des habitants posant devant la *loggia*, des reproductions des œuvres exécutées par les pensionnaires, et des scènes marquantes pour la communauté, comme le carnaval romain.



Anonyme

Le char dédié au Roi-Soleil. Carnaval de Rome

Février 1869

Épreuve sur papier albuminé
Collection d'Ernest Hébert
La Tronche, musée Hébert



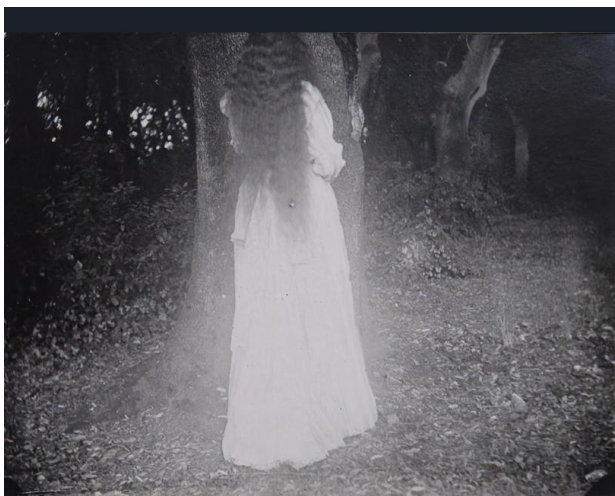
Pierre Eugène Fixon
(Paris, 1811 – Dijon, 1880)

Portrait d'Ernest Hébert à Paris

Vers 1849

Daguerréotype
Collection d'Ernest Hébert
La Tronche, musée Hébert

Apparue en 1839, l'année où Ernest Hébert obtient le grand prix de Rome de Peinture, la photographie tient une place importante dans sa vie. Dès ce premier portrait officiel, pris à Paris après son premier séjour italien, Ernest commande auprès de professionnels des images de lui qui alimentent sa notoriété. Pour produire ses tableaux, il aime les séances de pose en plein air. Il se sert donc peu de la photographie, sauf pour pallier l'absence du modèle, ou, à mesure que cette dernière remplace l'estampe, pour puiser son inspiration dans un répertoire de motifs, d'expressions et de paysages.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Éléonore d'Uckermann, jumelle de Gabrielle Hébert, les cheveux dénoués dans le bosco

1891

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

La duchesse de Mondragone et sa belle-sœur posent pour une *Annonciation*

Dans l'esprit du préraphaélisme, mouvement artistique anglais, deux femmes parmi les lys campent une *Annonciation*. À gauche, la Duchesse de Mondragone pose en Madone. Elle connaît l'exercice car elle s'y prête pour Ernest qui la peint en *Vierge couronnée tenant l'Enfant*. L'autre incarne l'ange Gabriel. Figées pendant quelques instants, elles forment un « tableau vivant », procédé de représentation d'une scène biblique, littéraire ou artistique, très en vogue à Rome sous l'impulsion des frères Primoli qui en présentent dans leur palais.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Éléonore d'Uckermann, dite « Lory » ou « Rolly » et Rosalinda Costa en vestales dans l'escalier du *bosco*

29 mai 1891

Aristotypes à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

En compagnie de Luigi Primoli, Gabrielle réunit sur l'escalier du « Temple de l'amour » sa sœur jumelle Éléonore et la petite Rosalinda, dont le père Nino Costa, peintre et fondateur du cercle *In Arte Libertas*, fait la promotion du préraphaélisme. Vêtues d'une longue robe blanche à la manière des vestales antiques, elles semblent deux prêtresses sacrées de Vesta, la déesse du foyer. Ces dernières faisaient vœu de chasteté pour se consacrer à l'étude et à l'entretien du feu assurant la pérennité de Rome.



Luigi Primoli
(Paris 1858 – Rome, 1925)

Giuseppe Primoli
et Gabrielle Hébert
photographient
dans les jardins
de la Villa Médicis

Juin 1890

Épreuves sur papier albuminé
Paris, musée national Ernest Hébert

Gabrielle possède plusieurs appareils portatifs. À la Villa Médicis, elle utilise une chambre à main, qu'elle place sur la poitrine ou qu'elle pose sur un trépied. Elle y glisse la plaque de verre négative, vise, presse le bouton, escamote la plaque et peut recommencer. Après le séjour italien, elle se munira d'un Kodak, dont la pellicule souple en rouleau permet d'enchaîner douze prises. Elle fera également des essais avec une Photo-jumelle, de marque Carpentier, portée à hauteur des yeux.



Luigi Primoli
(Paris, 1858 – Rome, 1925)

Tableau vivant
au milieu des lys des jardins
de la Villa Médicis

Juin 1890

Épreuve sur papier albuminé
Paris, musée national Ernest Hébert



Paquet de plaques de verre
De la main de Gabrielle
Hébert: «Personnages et
modèles dans jardins Médicis»

Vers 1893

Papier cartonné, ficelle
La Tronche, musée Hébert



Boîte Eastman Kodak
pour négatif sur pellicule
souple
De la main de Gabrielle:
«Hébert plage Biarritz»

1898

Carton
La Tronche, musée Hébert



Boîte pour positifs
sur plaques de verre
à projection
De la main de Gabrielle
Hébert: «Papi et Mouche
Saint Gratien 1902»



Boîtes pour négatifs sur
plaques de verre légendées
par Gabrielle Hébert

Entre 1888 et 1893

Carton, papier
La Tronche, musée Hébert

Châssis-presse
(ou châssis à tirer)
pour négatif sur plaque
de verre 9 x 12 cm

Années 1880

Au dos: «Non Slipping, Made in England»

Bois, métal et verre
La Tronche, musée Hébert

À Rome, Gabrielle utilise des plaques négatives
prêtes à l'emploi vendues dans le commerce.
Après la prise de vue, elle conserve la plaque insolée
dans un châssis pour la protéger de la lumière,
puis la développe en chambre noire. Elle obtient
une épreuve positive en exposant au soleil la plaque
mise en contact dans un châssis-presse avec
un papier dit aristotype. Un volet mobile permet
d'en contrôler le noircissement.

En 1898, voyageant en Espagne, elle opte pour une
autre technologie: un appareil à pellicule souple
dont le développement est confié aux laboratoires
professionnels.

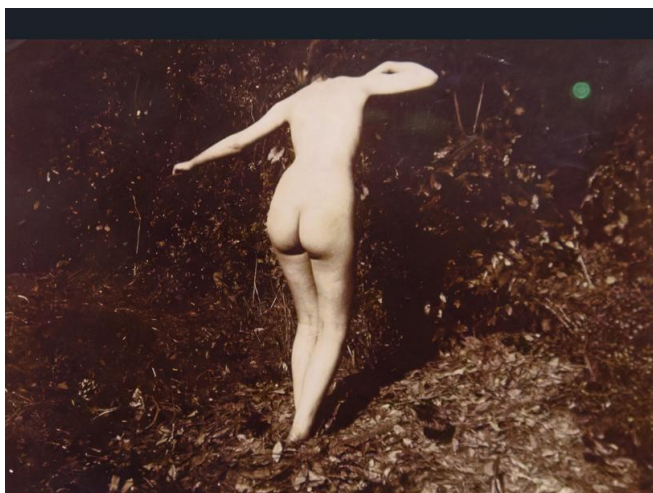
In Rome, Gabrielle used ready-to-use negative
plates sold commercially. After taking a picture, she
would store the plate in a printing frame to protect
it from the light before developing it in her darkroom.
She produced a positive print by exposing to
sunlight the plate placed in contact with "aristotype"
paper in a printing frame. A moveable shutter
was used to check the exposure.
When Gabrielle travelled to Spain in 1898, she
adopted another technology: a camera equipped
with flexible film that was then developed in
professional laboratories.

Châssis pour négatif
sur plaque de verre 9 x 12 cm

Années 1880

Bois et métal
La Tronche, musée Hébert





Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Elvira Colazingari
dans des poses données
par Alexis Axilette

30 octobre 1888

Aristotypes à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

En octobre 1888, Gabrielle produit une audacieuse série de clichés d'Elvira Colazingari nue dans le bosco. Les poses de ce modèle italien de quatorze ans sont réglées par Axilette qui prépare sa prochaine toile, *L'Amour et la Folie*, que Gabrielle photographiera dans l'atelier du peintre. Axilette se servira aussi de la position allongée d'Elvira pour une autre œuvre, *L'Été*. En braquant son objectif sur la jeune femme qui inspire autant Ernest qu'Axilette (qu'Elvira épousera), Gabrielle semble caresser du regard l'objet d'attention des deux hommes qu'elle chérit.



Alexis Axilette
Salon de 1891 (Champs-Élysées) L'Été

L'Art français 1891
Estampe
© Laetitia Striffling-Marcu,
Documentation du musée d'Orsay



Alexis Axilette
(Durtal, 1860 – Durtal, 1931)

Gabrielle Hébert
près des fontaines du *piazzale*
et du Grand Carré

1888
Album photographique composé
par Gabrielle Hébert, 1888–1889

Aristotypes à la gélatine
La Tronche, musée Hébert

Avec le pensionnaire Alexis Axilette, peintre qui fut retoucheur dans le studio d'un photographe à Angers, Gabrielle installe à la Villa Médicis une chambre noire pour développer ses plaques négatives. Elle tire avec lui les épreuves et les colle sur des petits cartons. La caméra circule entre eux, ils se photographient mutuellement aux mêmes endroits. Gabrielle gardera la trace de cette phase initiatique dans le premier album qu'elle composera. Celui-ci s'ouvre sur quatre portraits d'elle au bord des fontaines, pris par Axilette.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Lys des parterres

Juin 1890

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

Gabrielle offre le point de vue d'une personne installée à demeure qui contemple, éblouie, la Villa à toutes les saisons. Elle s'intéresse moins au palais Renaissance et à ses statues antiques qu'au parc avec ses pins, ses haies, et son bosco, ainsi qu'aux bosquets de lys, de roses, de lauriers rose, de chèvrefeuilles, de passiflores et de marguerites qu'elle a faits planter. Source de plaisir visuel et d'inspiration photographique, le jardin joue aussi pour elle le rôle d'une chambre à soi.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Arrière de la statue *Apollon vainqueur du monstre Python*

13 mai 1891



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Les parterres de la Villa depuis le campanile

16 janvier 1891

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Petit bois, dit *bosco*

16 janvier 1891

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

La façade du palais sous la neige

16 janvier 1891

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Le peintre Charles Lebayle sur la terrasse du campanile

1889

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

L'architecte Hector d'Espouy
devant son *Projet de plafond*
pour la décoration de la Villa
Médicis



Joseph-Antoine Gardet
(Paris, 1861 – Paris, 1891)

Portrait de Madame
Ernest Hébert

1887

Au dos, de la main de Gardet :
« Mme Hébert Villa Médicis 1887.
Affectueux hommages »

Marbre de Carrare, velours rouge, étain
La Tronche, musée Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Esquisse de *La Sirène* de Denys Puech dans son atelier

(envoi réglementaire de quatrième année)

1889

Saint Antoine de Padoue recevant l'Enfant Jésus des mains de la Sainte Vierge, plaque sculptée de Denys Puech

(envoi réglementaire de deuxième année
exécuté en quatrième année)

1889

Le sculpteur Denys Puech travaille au stylet une plaque de plâtre

1888

Aristotypes à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Denys Puech
Sirène

1889
Groupe en marbre
160 x 250 x 140 cm
Collection Musée d'Orsay



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

La Muse d'André Chénier de Denys Puech

(envoi réglementaire de deuxième année)

7 mars 1889

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Buste-portrait de Gabrielle Hébert par Denys Puech

20 novembre 1888

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

La proximité amicale de Gabrielle avec certains pensionnaires de sa génération lui permet d'en faire le portrait, à l'ouvrage dans l'atelier ou en plein air. Elle leur fournit parfois une reproduction de l'œuvre sur laquelle ils travaillent qui, après avoir été présentée à l'exposition annuelle de la Villa Médicis, sera envoyée à Paris pour être examinée par l'Académie des Beaux-Arts. En retour, et aussi parce qu'elle est l'épouse du directeur qui les soutient, ces jeunes artistes lui témoignent leur gratitude par un dessin, une sculpture ou une gravure qui la représentent.



Denys Puech
(Gavernac, 1854 – Rodez, 1942)

Buste-portrait de Madame Hébert

1893

Marbre de Carrare
La Tronche, musée Hébert



?



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

**L'architecte
Emmanuel Pontremoli
et les chiens du couple Hébert
sur le *piazzale***

1891

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

**Le musicien
Gustave Charpentier
et le chien Bijou au pied
d'une statue du *piazzale***

29 octobre 1888

Aristotype à la gélatine
Paris musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

**Le peintre
Henri-Camille Danger
« dans son jardin »**

18 juillet 1889

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Saute-mouton des pensionnaires, parmi lesquels Alexis Axilette

1888

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

Un air de liberté flotte à la Villa Médicis, malgré les inévitables tensions entre un directeur vieillissant et des artistes soumis à un règlement qu'ils jugent tatillon. Les pensionnaires habitent dans leur « école », comme on décrit encore la Villa à l'époque. Ils prennent leur repas en commun et dorment dans le palais. Les instantanés de Gabrielle saisissent les pauses qui interrompent l'étude, les gestes de camaraderie et les jeux potaches.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Le sculpteur Joseph Gardet et le musicien Gustave Charpentier sur le belvédère dominant Rome

Vers 1889

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Jardiniers sous la terrasse du bosco

1890

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Le garçon jardinier Agostino Gabrielli et deux moutons dans les jardins

1888

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

Le secrétaire général et le directeur sont français. Des Italiens assurent le fonctionnement de la Villa : un gardien, un balayeur, un portier (qui est aussi modèle !), trois cuisiniers, cinq domestiques, deux jardiniers, une femme de ménage qui logent en famille près de la *Porta Pinciana*. En 1889, un inspecteur des finances note que l'aide jardinier ne remplit pas vraiment ses fonctions : « On l'appelle le gardien. Ses attributions consistent à transporter le bois dont a besoin le cuisinier, à accompagner les visiteurs et surtout à être le domestique de tout le monde, même des gens de service » !



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Pause-café du directeur entouré du pensionnaire Alexis Axilette et de son domestique

Vers 1888

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



le jardinier et le chien bijou

*La photographie de ma petite Farfalette
me fait mal à voir.*

1^{er} mai 1890



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche 1934)

**Portraits photographiques
en médaillons de Farfalette**

1890

A istotypes à la gélatine, étain
La Tronche, musée Hébert



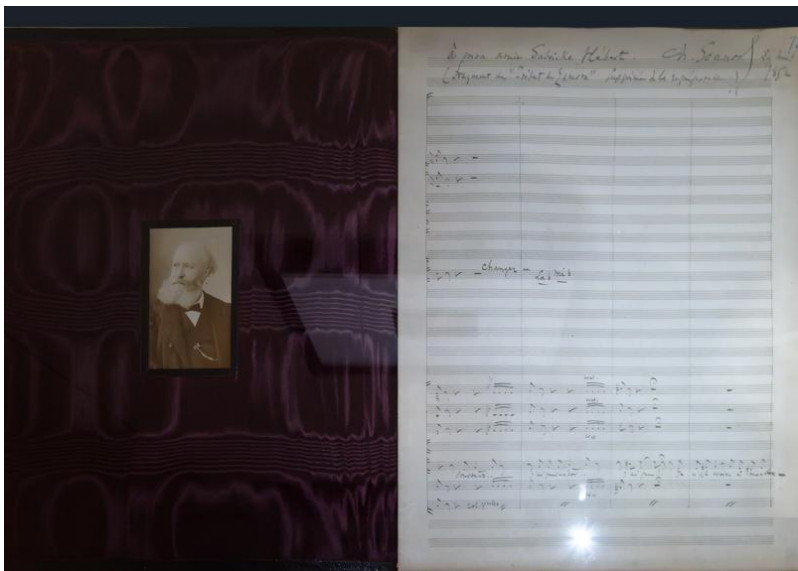
Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

La duchesse de Mondragone avec des photographies de Gabrielle Hébert sur les genoux

1890

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

Gabrielle tire souvent plusieurs versions d'un négatif, qui passent de main en main, comme ici avec la Duchesse de Mondragone. Elle les contrecolle avec soin sur des cartons bordés d'élégants lisérés. Elle les partage avec sa famille, les pensionnaires, des élèves de l'École française d'Athènes, ou encore avec le Duc d'Aumale (chez qui elle séjournera en 1893). À travers ces photographies-cadeaux, elle s'assure une place d'auteure dans le phalanstère masculin et un statut social dans l'ambassade des arts. Et le récipiendaire pourra garder une trace d'elle.



Charles Gounod
(Paris, 1818 – Saint-Cloud, 1893)

Le Tribut de Zamora

1881

Partition d'opéra reliée dédicacée :
« À mon amie Gabrielle Hébert.
Fragment du "Tribut de Zamora".
Supprimé de la représentation.
Charles Gounod, 29 mars 85 »

Cuir, tissus, papier, épreuve sur papier albuminé
Paris, musée national Ernest Hébert

Grand Prix de Rome en musique la même année qu'Ernest en peinture, Gounod est très proche du couple dont l'idylle est née à Munich, lors d'une représentation de Wagner. Leur quotidien, à Paris comme à Rome, est nourri par la fréquentation de compositeurs, musiciens, chanteurs et mélomanes.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Louise Hochon, dite « Loulou »
et son parrain Ernest Hébert
sur le *piazzale*

1890



La cantatrice Emma Calvé
près du *muro torto*

01/1889



La princesse Mathilde
Bonaparte et Ernest Hébert
près de la fontaine aux joncs

15/03/1891



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Éléonore d'Uckermann,
le modèle Natalina,
le prince Abamelek-Lazarev
et le chien Farfalette
sur la terrasse du *bosco*

5 janvier 1891

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

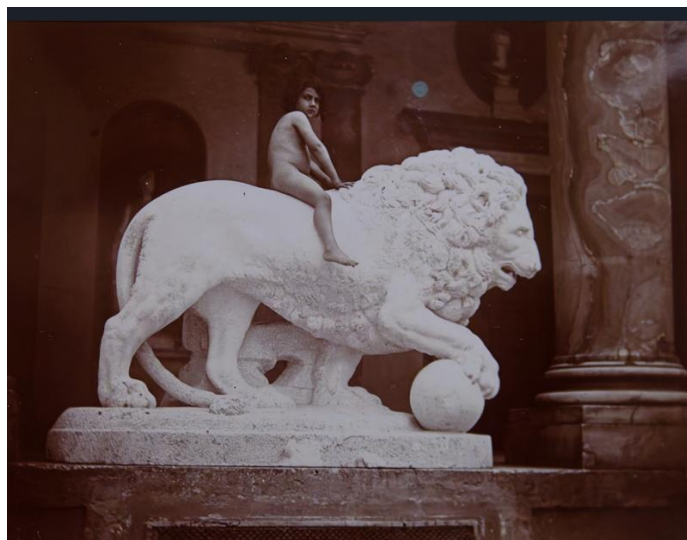
Album photographique

À gauche, le comte Édouard Lefebvre
de Béhaine, ambassadeur de France près
le Saint-Siège ; son cabinet, son bureau
et ses domestiques au palais Rospigliosi,
30 août et 11 septembre 1890

À droite, Ernest Hébert, directeur de l'Académie
de France à Rome ; son bureau et son atelier-jardin
à la Villa Médicis, vers 1890

1890-1891

Aristotypes à la gélatine, papier
La Tronche, musée Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Le petit modèle Peppino Scossa sur l'un des lions de la *loggia*

18 juin 1890

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Le petit modèle Peppino



Amelia Scossa et Bibiana,
modèles d'Ernest Hébert,
avec des enfants sur
le pas-de-porte de l'atelier

1890

Aristotypes à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Jeunes modèles *ciociare* sur le rebord d'une fontaine

1890



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Modèles *ciociare* sur les marches de la *loggia*

Vers 1890

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

Les pensionnaires posent les uns pour les autres. Ils bénéficient aussi de cours d'après le modèle vivant dans une salle dédiée. Ils font parfois venir dans leur atelier un modèle repéré au pied de l'escalier de la Trinité-des-Monts, à deux pas de la Villa Médicis. Là se regroupent femmes et enfants des provinces pauvres du Sud-Est. Ils portent des *ciocie*, chaussures aux semelles de cuir attachées par des lanières. Gabrielle photographie ces « loqueteux », comme elle les nomme, mais surtout les modèles favoris d'Ernest : Amelia, Bibiana, Mariette ou Elvira.



Gabrielle prend pour point de mire son mari, autour duquel elle tourne et dont elle semble surprendre les activités lorsqu'il est en train de peindre ou de faire les honneurs des lieux à des hôtes. Le portrait tendre et sensible qu'elle dresse de lui est celui d'un directeur, d'un artiste tout entier dévoué à son œuvre sur ses lieux de travail (jardin jouxtant son atelier, *bosco*, sommet d'un campanile, et jusqu'au lit de sa chambre à coucher), ou dessinant sur le motif en excursion. Elle le saisit aussi dans sa nudité d'homme âgé prenant des bains de mer, dont elle tient la comptabilité. Elle se soucie de son état de santé ; elle note la façon dont il a dormi ou l'heure de son lever.

L'asymétrie du couple, banale à cette époque et dans ce milieu, s'exprime aussi dans leurs écrits : alors qu'il la tutoie, elle utilise le vousolement et s'adresse à lui par la formule superlative « Mein Alles » : Mon Tout. Leur pratique artistique prolonge cet état de fait : Ernest est le sujet principal de ses images ; il ne la peint qu'à deux reprises.

Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Agenda

1889

Papier, cuir
Paris, musée national Ernest Hébert

Gabrielle cultive l'écriture quotidienne, en français, en allemand - sa langue maternelle, en anglais et en italien. Ses agendas sont remplis à l'encre noire ou rouge, ou au crayon, d'une écriture dynamique aux lettres enchevêtrées. Des espaces séparent les différents événements de la journée. Mais Gabrielle n'en est pas la principale protagoniste : chaque jour commence par « Mon Alles », surnom allemand affectueux qu'elle donne à son époux, dont elle évoque l'état de santé, les peintures en cours, les personnes rencontrées, les discussions. Elle est de fait la première biographe d'Ernest Hébert.





Ernest Hébert sous
l'ombrelle d'Amelia Scossa,
Agrigento, Sicile

Mai 1893



Ernest Hébert et son élève,
la peintre Lisa Stillman,
près de l'aqueduc *Felice*
à *Porta Furba*, Rome

18/01/1889



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Peppino Scossa endormi dans les bras de sa mère

11 août 1888

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Ernest Hébert
et Amelia Scossa
face à la peinture
L'Addolorata dans le bosco

Vers 1891



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Amelia Scossa
et Ernest Hébert à sa peinture
La Vierge au chardonneret
sur la terrasse du campanile

vers 1891



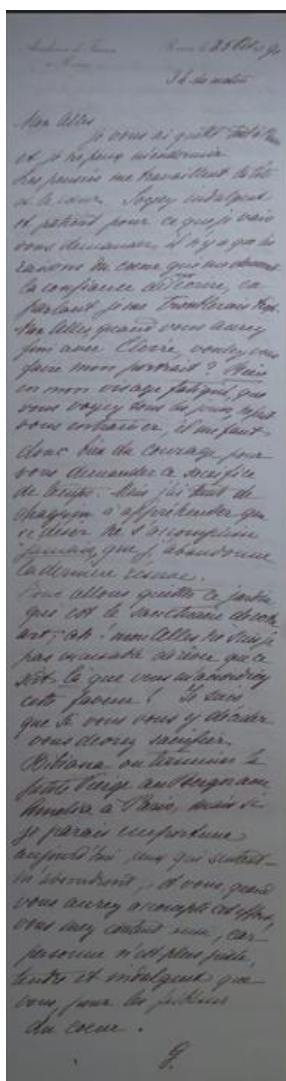
Le modèle Mariette
et Ernest Hébert
à sa peinture *Fleur d'oubli*
dans le jardin-atelier

12/08/1888



Étude de lys dans les jardins
par le pensionnaire
Ernest Laurent et
Ernest Hébert, en compagnie
du modèle Amelia Scossa

07/06/1890



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Agrandissement d'après une lettre adressée à Ernest Hébert

25 octobre 1891

Papier, encre
18 x 22 cm
Paris, musée national Ernest Hébert

Si Ernest focalise le regard de Gabrielle, ce n'est pas réciproque. Elle n'est pas une muse pour ce peintre de la beauté féminine, et souffre de ce désintérêt, osant lui écrire :

« Rome, le 25 octobre 1891 / 3h. du matin / Mon Alles / Je vous ai quitté tout à l'heure et je ne peux m'endormir. Les pensées me travaillent la tête et le cœur. Soyez indulgent et patient pour ce que je vais vous demander il n'y a que les raisons du cœur qui me donnent la confiance de vous écrire, en parlant je me troublerais trop. Mon Alles quand vous aurez fini avec Elvire, voulez-vous faire mon portrait ? Rien en mon visage fatigué, que vous voyez tous les jours, ne peut vous entraîner, il me faut donc bien du courage pour vous demander ce sacrifice de temps. Mais j'ai tant de chagrin à appréhender que ce désir ne s'accomplisse jamais que j'abandonne la dernière réserve. / Nous allons quitter ce jardin qui est le sanctuaire de votre art. Ah ! mon Alles ne suis-je pas excusable de rêver que ce soit là que vous m'accordiez cette faveur ! Je sais que si vous vous y décidez [sic], vous devrez sacrifier Bibiana ou terminer la petite Vierge au Berger avec Amelia à Paris, mais si je paraîs importune aujourd'hui, ceux qui sentent m'absoudront, et vous, quand vous aurez accompli cet effort, vous serez content aussi, car personne n'est plus juste, tendre et indulgent que vous, pour les faiblesses du cœur. G. »

Le peintre exaucera sa requête. Le portrait d'elle au collier de perles est en même temps celui du chien bien-aimé qu'elle tient dans ses bras. Elle photographiera cette œuvre à maintes reprises, en particulier dans l'atelier du peintre, environnée d'autres tableaux, ou encore en majesté dans leur salon parisien.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Le Sommeil de l'Enfant Jésus
toile d'Ernest Hébert,
à différents moments

Été 1888

Aristotypes à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Ernest Hébert
(Grenoble, 1817 – La Tronche, 1908)

Étude d'enfant Jésus
dormant et de l'ange

188°

Pierre noire, papier
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Peppino, sa mère
Amelia Scossa et une jeune
femme posent pour
Le Sommeil de l'Enfant Jésus 1891



Ernest Hébert
(Grenoble, 1817 – La Tronche, 1908)

Le Sommeil de l'Enfant Jésus

1888–1892

Huile sur toile
Paris, musée d'Orsay

Ernest travaille pendant plus de cinq ans à sa toile. Pour incarner la Vierge, Jésus et l'Ange dans un sous-bois, il fait poser plusieurs modèles qui se succèdent au fil du temps. En 1888, Ernest modifie la tête de Marie sept fois, et celle de l'enfant cinq, allant jusqu'à effacer ses essais à la térébenthine pour retrouver les états de l'année précédente. Gabrielle fixe sur le papier les étapes successives du tableau qui obtiendra une médaille d'honneur au Salon de 1895.

VOYAGES EN Italie

Lors de leur séjour de onze ans en Italie, Ernest et Gabrielle sillonnent tout le pays. Ils visitent villas et jardins, chapelles et cathédrales, palais et nécropoles. L'artiste se plaît à revenir sur des lieux de prédilection peints pendant sa jeunesse. Ils emmènent avec eux un pensionnaire ou un élève, Amelia Scossa, le modèle chéri d'Ernest, ou encore quelques amis; les chiens sont eux toujours présents. En 1893, ils se rendent en Sicile, dans la propriété du grand collectionneur Henri d'Orléans, Duc d'Aumale, puis découvrent les sites antiques de Sélinonte et Agrigente et les théâtres grecs de Syracuse et de Taormine.

En s'extrayant du huis-clos formé par la Villa Médicis et ses occupants singuliers, Gabrielle sort littéralement de son milieu. Dans une attention pleine d'empathie pour la culture populaire et régionale, elle parvient à faire poser devant son objectif, sans doute posé sur un pied, des groupes d'inconnus, des femmes et des hommes, qu'elle réunit dans une amusante pagaille autour d'une fontaine ou sur les marches d'un bâtiment, suscitant en retour une curiosité certaine.



Gabrielle Hébert, Ernest Hébert dans le théâtre grec de Syracuse, Sicile



Ruines de SSélinonte, Sicile 27/04/1893



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Sur le fleuve Anapo, près de Syracuse, Sicile

Mai 1893

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

Gabrielle prend peu de paysages purs, sauf à Syracuse, où elle consacre sept clichés à une promenade en barque sur l'Anapo bordé de papyrus et d'ibis roses. Ce site au milieu du marais Syraco évoque au duc d'Aumale (qui fait découvrir l'endroit au couple) l'art d'Ernest : Aumale voit dans les grands bateaux chargés d'herbes une réminiscence de *La Mal'aria* qui rencontra un grand succès au Salon de 1850-1851 (il en avait acquis une réplique en 1876).



Gabrielle Hébert, Taormine, Sicile, mai 1893
Femmes à la fenêtre



Femme battant le chanvre à Caprarola



Procession sur le port de Brindisi, Pouilles



paysans sur la place d'un village

1893



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)
Enfants, Cefalù, Sicile
Mai 1893
Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Castel del Monte, Pouilles

1893

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

UN REGARD CINEMATOGRAPHIQUE

En 1896, le ménage quitte à grand regret et dans la douleur l'Italie, rejoignant Paris et La Tronche où il continue à mener une vie mondaine intense, Ernest bénéficiant d'abondantes commandes publiques et privées. Deux ans plus tard, Gabrielle accomplit son chant du cygne photographique lors d'un ultime périple, cette fois-ci en Espagne, qui les mène tous deux de Burgos à Grenade en passant par Madrid, l'Escurial, Tolède, Grenade, Séville.

Délaissant sa chambre photographique pour un appareil Kodak, elle amplifie en près de trois cent clichés ce qu'elle avait déjà expérimenté : points de vue audacieux – notamment depuis le train en pleine course –, boîtier en mouvement, regards vers la caméra, ombre projetée de l'opératrice au sol, flou de bougé des êtres et des choses (fumée, nuages et vagues), figures tronquées et gros plans. Le cinématographe naissant est passé par là. Elle ne fait plus poser ses sujets, elle les attrape au vol. Elle saisit les gestes fugaces, les instants radieux, la flânerie des badauds, l'éclat d'un rire. Ce voyage est une parenthèse enchantée qui permet au couple de se remettre en marche, une dernière fois.



Voyage en train,
à proximité de Séville



Ombre projetée de la
photographe, Burgos
10/1898

Traversée
d'une ville en calèche
Espagne



Femmes pressées,
Madrid
11/1898

Traversée en barque
sur la Bidassoa, fleuve
frontalier entre Hendaye
(France) et Fontarabie
(Espagne)



Bovin en mouvement,
Madrid
11/1898



Fumée, Madrid

23/11/1898



Échanges de regards,
Madrid

23/11/1898



Garçon au coin de la place
Zocodover, Tolède

31/10/1898



Fille sur un marché,
Madrid

23/11/1898



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Ernest Hébert depuis la fenêtre de l'hôtel du Palais, Biarritz

Octobre 1898

Aristotype à la gélatine
La Tronche, musée Hébert

Ernest entretient une correspondance régulière avec la Princesse Mathilde Bonaparte, amie de très longue date. Depuis Biarritz, il lui fait part de sa mélancolie : « Nous sommes arrivés tous deux à un tournant de la vie où l'avenir n'est pas gai. [...] La mer seule me plaît beaucoup. Elle est à l'abri des retouches de l'homme et je l'en félicite car ils ont tout gâté ici, à force de faire des hôtels et de ratisser les rochers. J'espère retrouver en Espagne un peu des belles impressions d'Italie [...] »

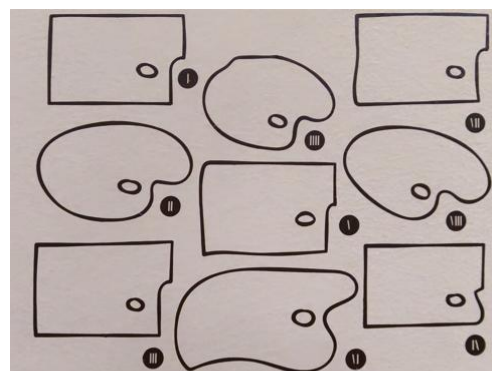


❶ 1889
Inscription par Gabrielle Hébert au revers à la plume et à l'encre : «*Palette d'Hébert à St Gratien 1889*»

❷ Sans date

❸ 1902
Inscription par Gabrielle Hébert au revers à la plume et à l'encre : «*Palette d'Hébert chez la Princesse Mathilde à St Gratien. Septembre Portrait de Melle Normand, 1902*»

❹ Sans date



Palettes d'Ernest Hébert

❶ 1889
Inscription par Gabrielle Hébert au revers à la plume et à l'encre : «*Palette d'Hébert à St Gratien 1889*»

❷ Sans date

❸ 1900
Inscription par Gabrielle Hébert au revers à la plume et à l'encre : «*Apportée à Morot pour Portrait de mon Adoré, M. ne S'en sert pas. Je réclame [cette] chère relique À l'atelier 1910*»

❹ 1900
Inscription par Gabrielle Hébert au revers à la plume et à l'encre : «*Hébert a peint le portrait de Roberte de Neuffize chez la Princesse Mathilde à Saint Gratien Août-sept 1900 avec cette palette*»

❺ Juin-juillet 1908
Inscription par Gabrielle Hébert au revers à la plume et à l'encre : «*Dernière palette de mon adoré Hébert qu'il a employé[e] pour ébaucher le portrait de Madame de Astoreca Espagnole 55 Brd Rochechouart Paris au mois de juin et juillet 1908*»

❻ Sans date

LE TOMBEAU D'UN ARTISTE

De retour d'Espagne, Gabrielle cesse de cultiver sa passion, née sous le ciel d'Italie.

Sa production s'amointrit significativement pour s'interrompre en 1908, à la mort d'Ernest. Au fil des derniers mois de celui-ci, elle enregistre les ultimes visites et sorties au soleil, les promenades et l'installation du chevalet sur le motif. Elle le campe en dessinateur et peintre jusqu'au bout, puis met en scène son portrait posthume, pour l'éternité.

Portant en germe l'anticipation de la fin, les photographies des moments vécus, des lieux traversés, des personnes rencontrées, étaient en réalité destinées à être regardés par d'autres que leur seule autrice. Avec ses milliers d'images, Gabrielle compose un *tombeau*, au sens poétique du terme, édifié en mémoire de son mari et de leur amour.

Dans le musée qu'elle a créé en Isère, à La Tronche, à la gloire d'Ernest, il faudra attendre le début du *xxi^e* siècle pour que soit découverte par un heureux hasard son oeuvre photographique.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Ernest Hébert en majesté

22 avril 1908



Portrait peint de Gabrielle par Ernest, installé dans le salon

Juillet 1899

Aristotypes à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert

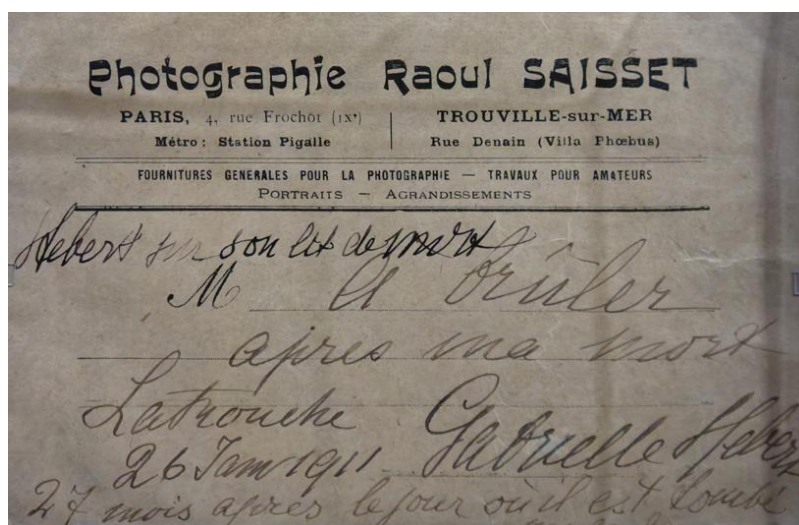


Martinotto Frères
(Grenoble)

Ernest Hébert sur son lit de mort

Novembre 1908

Autochrome
Paris, musée national Ernest Hébert





Bonnet napolitain à pompon
porté par Ernest Hébert,
XIX^e siècle

Jersey de soie
Collection d'Ernest Hébert
La Tronche, musée Hébert



Eugène Robert
(actif à Grenoble vers 1900)

Vierge de la délivrance
(Hébert).
Souvenir du Dauphiné

Début du xx^e siècle

Épreuve sur papier albuminé, fleurs séchées
Paris, musée national Ernest Hébert



Alexis Axilette
(Durtal, 1860 – Durtal, 1931)

Ernest et Gabrielle Hébert et leurs chiens sur la terrasse du *bosco*

Vers 1888

Aristotype à la gélatine
Paris, musée national Ernest Hébert



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

« Dernier travail de plein-air, 7^{bre} et 8^{bre} 1908 / Dessin de plein-air, le dernier jour, Commencement d'8^{bre} 1908 / Derniers pinceaux employés par Hébert La Tronche 1908 »

Après 1908

Aquarelle, dessin et pinceaux réunis
dans une vitrine, bois, craie, métal, carton, papier
La Tronche, musée Hébert

Très tôt Gabrielle envisage d'aménager un musée à La Tronche, conservant et étiquetant de multiples traces du parcours artistique d'Ernest, œuvres, outils de travail, agendas et correspondances. Elle accumule aussi les souvenirs intimes : photographies, lettres d'amour et mèches de cheveux. La vitrine qu'elle constitue, dans laquelle sont enchâssés les dernières feuilles et les pinceaux utilisés par Ernest, a l'apparence d'un reliquaire sacré.



Gabrielle Hébert
(Dresde, 1853 – La Tronche, 1934)

Album photographique « Derniers mois d'Hébert à La Tronche 1908 »

1908

Épreuves au gélatino-bromure d'argent
Paris, musée national Ernest Hébert

Dans cet album pieusement constitué, Gabrielle identifie les ultimes visiteurs et activités du malade. Transporté sur les bords de l'Isère dans sa petite voiture, il apparaît jusqu'au bout devant son chevalet, dans le décor des contreforts de la Chartreuse.

Cette exposition est dédiée à la mémoire de Sylvain Amic, Président des musées d'Orsay et de l'Orangerie – Valéry Giscard d'Estaing.